Réveillé-Parise,

De l'éclectisme en médecine,

53050

A
XX
II
Z

Du côté de l'appareil digestif, il a ressenti d'abord de l'anorexie. Plus tard, il a été sujet à des vomissements qui se produisaient ordinairement le matin après son premier déjeuner, qu'il rendait. Ce déjeuner se composait de café au lait. Il était très-constipé; ses excréments étaient secs, durs et noirs comme du marc de café; ils n'avaient que peu d'odeur. L'haleine exhalait l'odeur du sulfure. Les urines étaient rouges, produisaient de la cuisson en traversant le canal, et avaient une forte odeur de sulfure.

Ses facultés viriles étaient sensiblement diminuées. Les femmes, dit-il, n'étaient plus rien pour lui.

Ces accidents n'ont été que passagers. Depuis deux mois (juillet 1855), sa santé est bonne. Il est vrai qu'il travaille dans un bâtiment où toutes les conditions hygiéniques se trouvent observées et où il ne se dégage pas de vapeurs de sulfure de carbone.

Observation VII.

Jean Publicola, âgé de vingt-quatre ans, ouvrier en caoutchouc, demeurant à Belleville, rue Saint-Laurent, n° , me consulte pour savoir s'il doit ou non abandonner son état. Il est entré, au mois de février 1855, à Belleville, dans une fabrique de condoms en caoutchouc. Cette fabrication se fait de la manière suivante : une plaque mince de gomme anglaise est coupée dans une forme déterminée et soudée sur ses bords en cylindre fermé à l'une de ses extrémités; le sac ainsi constitué est distendu par insufflation et plongé dans un mélange vulcanisant qui, d'après le récit du malade, paraît composé de sulfure de carbone et de chlorure de soufre.

Jusqu'au mois d'août, bien que déjà souffrant, ce que démontre une interrogation faite avec soin, il n'avait pas ressenti d'accidents graves; c'est à cette époque qu'il en rapporte spécialement l'origine.

S 3050

DE L'ECLECTISME
EN MÉDECINE,
ET DE SES CARACTÈRES,

PAR J. H. RÉVEILLÉ-PARISE.

« Il y a des gens qui ont tant de préjugés, qu'ils ne se baisseraient seulement pas pour ramasser la vérité, s'ils la rencontraient où ils ne veulent pas qu'elle soit. » (*Hist. nat. de l'âme.*)

[1827]

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

DE L'ÉCLECTISME

EN MÉDECINE,

ET DE SES CARACTÈRES.

On a souvent répété que la médecine avait des rapports immédiats avec toutes les sciences, et il n'y a rien de plus vrai. Son origine, ses progrès, ses variations, ses révolutions, le démontrent suffisamment. Elle a surtout ce caractère frappant de ressemblance avec les sciences physiques et naturelles dont elle n'est qu'une branche; c'est qu'à peine avait-on observé quelques faits, qu'on a voulu les réunir et les expliquer. Un faible crépuscule a été pris pour le grand jour de la vérité : dès l'enfance de l'art on a donc vu paraître des méthodes, des systèmes, des *corps* de doctrine.

Ceci tient à deux dispositions presque contradictoires de la nature humaine, la paresse, pour qui l'examen, la réflexion, sont un état pénible; puis le désir de connaître, de remonter aux causes. L'incertitude et le doute sont pour nous un supplice dont on se délivre ou par une erreur ou par une vérité. Il y a une sorte de fatigue à l'action d'analyser, de comparer, de modifier, d'excepter; l'esprit de système vous en délivre sur-le-champ et entièrement. Un autre a vu, a comparé pour vous, le chemin est aplani, les obstacles sont levés, il n'y a plus qu'à croire; est-il rien de plus facile? Aussi, dès qu'un homme sait en imposer aux imaginations et vivement les frapper, voit-on se grouper autour de lui deux espèces de partisans, les esprits faibles et les

hommes énergiques, impétueux; les premiers, pétrifiés dans leur admiration de sectaire, ou doctoralement endormis sur les décisions du maître, suivent tranquillement le sillon tracé; ils se taisent, le principe, selon eux, étant chargé de répondre à tout; mais les seconds, véritables enthousiastes, entrent dans la lice, ils y combattent avec ardeur, tantôt dans la folle idée de s'associer à la gloire du fondateur, ordinairement homme de bruit et dont le nom se fait entendre au loin, tantôt pour la doctrine elle-même, pour sa gloire et sa propagation.

L'histoire de la médecine est fausse d'un bout à l'autre, si ces assertions sont dénuées de fondement. Cette science n'offre-t-elle pas une suite de systèmes depuis son origine jusqu'à nos jours? Est-il une génération médicale qui n'ait eu sa théorie en faveur, son système dominant, annoncés, prônés sous les auspices de la vérité, et qui pourtant n'aient paru absurdes et pitoyables dans la génération suivante? Les voûtes des écoles retentissent depuis trois mille ans de la voix des systématiques, assurant qu'enfin ils ont pénétré dans le sanctuaire de la nature, et qu'ils vont en proclamer les secrets pour le plus grand bien de l'humanité. Cela fut aux époques les plus reculées de la science; il en est ainsi de nos jours, et il en sera probablement de même dans la suite des âges; nous en avons dit la raison.

Gardons-nous cependant de nous en plaindre. A ce mot de système ou d'hypothèse, il est des médecins qui éprouvent un sentiment profond d'indignation. C'est, selon nous, une erreur capitale, car presque toutes les vérités que nous possédons sont dues aux systématiques, et rien ne serait plus aisé à prouver. Quiconque suit le sentier battu, ne verra jamais que des choses connues et communes; il faut le quitter pour aller au pays des découvertes, et c'est précisément ce que font les hommes

doués d'un génie audacieux et inquiet. En médecine, on l'a déjà dit, les hypothèses tiennent en haleine; c'est la force impulsive des idées, la cause de leur activité; et l'imagination, qu'une orgueilleuse raison a qualifiée de *folle du logis*, est pourtant notre guide dans la région de l'inconnu; elle enfante mille chimères, il est vrai, mais elle fait trouver, à l'aide de l'expérience, une ou deux vérités qui deviennent ensuite des colonnes de la science.

Les anathèmes lancés de tout temps contre les systématiques, nous paraissent donc de pures déclamations; c'est à les apprécier et non à les proscrire qu'on doit s'attacher. Il faut qu'il y ait des systèmes en médecine, parce qu'on n'y découvre rien qu'en essayant, qu'en *imaginant*, et laisser le champ de la science en repos, c'est le condamner à la stérilité. Peu nous importe que les sectaires disent ensuite que leur doctrine est la seule vraie, et par conséquent la seule durable. C'est le sophisme ordinaire, mais qui ne trompe jamais que celui qui veut l'être; en effet, qui peut ignorer qu'un système en médecine est un tissu d'erreurs et de vérités plus ou moins logiquement disposées, que toutes paraissent liées à un principe général, que les faits contraires ou favorables sont recueillis, forcément encadrés dans le plan, et cloués à la théorie; enfin, que leur interprétation est presque toujours arbitraire, souvent même contradictoire. Encore une fois, que nous importe? si le mal est grand, il est passager, et le bien restera.

Toutefois, il faut l'avouer, quand un nouveau système a fait explosion, les secousses deviennent quelquefois aussi prolongées que violentes, les antiques bases de la science sont ébranlées, et les praticiens restent flottans entre les vives controverses qui retentissent de toutes parts. Ce qui entretient l'anarchie, c'est l'opiniâtreté des deux partis, qui, ne voulant rien modifier, re-

jettent tout ce qui est hors du cercle de leurs opinions. Et remarquons ici que l'esprit de système dans les sciences, est la parfaite image de celui des sectes religieuses et politiques, parce que, comme elles, il a son foyer dans le cœur humain. Cet esprit est un mélange de croyances et d'ergoteries que rien ne peut faire dévier de sa route; il se nourrit de lui-même, s'accroît par son activité de tous les instants, de tous les lieux; il se plaît à compter, à additionner ses petits triomphes, il combat et écarte tout ce qui est opposé, accueille au contraire toutes les exagérations qui le flattent et le poussent à l'extrême. Mais rien n'égale ses prétentions quand ses succès ont quelque importance, lorsque ses points d'appui ont de l'autorité, s'il se recrute dans tous les rangs de la science, s'il acquiert de l'influence, s'il compte des noms qui ont de la célébrité et des suffrages qui fixent l'attention. Les enthousiastes parvenus à cet apogée se regardent dès-lors comme les dominateurs de la science; ils permettent à peine la discussion; ce n'est plus que du dédain qu'ils ont pour leurs adversaires, de la vanité au plus haut degré, de l'orgueil *sublimé*, si l'on peut ainsi s'exprimer. Voilà donc le système qui a obtenu un triomphe complet ou à peu près. Tel nous avons vu celui de Brown sur la fin du dernier siècle; mais bientôt la chance tourne, il arrive des hommes doués d'une raison exacte et impartiale, qui, voulant voir, examiner, expérimenter par eux-mêmes, ne tardent pas à s'apercevoir de la fausseté du système. Ils ont bientôt renversé l'idole placée sur le fragile piédestal du prestige et du préjugé: est-il besoin de dire que ces hommes sont les éclectiques?

L'éclectisme est un des mots les plus heureux que les médecins aient emprunté à la philosophie, parce qu'il exprime parfaitement le but qu'on se propose; *choisir* et choisir avec discernement, après que l'expérience, la

raison, l'examen, la réflexion ont prononcé. L'éclectisme est la philosophie des bons esprits, des hommes d'un jugement libre et pur, qui regardent tout esprit de secte ou de système comme une forme de tyrannie. L'école éclectique est l'école positive dans notre art, c'est le *réalisme* de la médecine. On a donc lieu d'être frappé d'étonnement quand on lit (*Annales de la Médecine physiologique*) que l'éclectisme est au contraire l'opprobre de la médecine. Certes, on reconnaît à ce langage l'homme qui a des intérêts de système à débattre et à défendre. Eclectisme! Ce mot fut de tout temps l'effroi des doctrines les plus opposées, des systématiques qui veulent changer entièrement la face de la science, et de ceux qui ne peuvent en souffrir les progrès, ou qui les nient avec opiniâtreté. Les uns et les autres, toujours décisifs, repoussent cette méthode; ils soutiennent même que l'éclectisme est un mot vide de sens, et qu'on ne pourrait donner une définition de la chose.

Malgré cette assertion, nous allons pourtant essayer d'en proposer une. L'éclectisme, selon nous, est *l'art d'estimer le degré et la valeur des preuves.* Si nous ne nous abusons, cette définition renferme les deux caractères assignés à toute bonne définition, claire et précise, *lucide breviterque.* En l'adoptant, on conçoit de suite l'immense avantage de cette méthode, unique base de la philosophie médicale.

L'éclectisme en médecine a cela d'avantageux et de particulier sur l'éclectisme en philosophie, c'est qu'il s'exerce sur des objets perceptibles aux sens, que l'observation prouve, que l'expérience démontre. Il peut en outre s'éclairer par les travaux des temps passés; ses attributions sont donc faciles à reconnaître, il peut et il doit estimer le degré et la valeur des preuves.

La méthode éclectique est la seule vraie, parce qu'elle seule prouve l'impartialité, qu'elle ne flatte ni les préjugés qui sont exigeans, ni les vanités qui sont exclusives. Faire le triage, le *départ* de ce qu'il y a de vrai, de faux, d'irréfléchi, de prouvé, de téméraire dans une doctrine; prendre l'évidence pour la règle et la base de ses jugemens; par une sage réserve, se tenir en garde contre les séductions du talent et de l'imagination; non seulement dégager la vérité tenue captive dans un système quel qu'il soit, mais établir en quoi elle consiste, et comment on peut la reconnaître; la signaler à mesure qu'elle se trouve et comment elle se trouve; recueillir les faits, les observations, pour les analyser, les comparer, les discuter indépendamment des noms, des autorités, des réputations et de tout ce qui subjugue les esprits faibles, médiocres ou prévenus; ne rien admettre que sur le témoignage répété de la raison et de l'expérience; enfin attendre et s'abstenir s'il n'y a point de motifs pour prononcer : tel est l'éclectisme.

Il ne faut pas le confondre avec l'indifférence, et encore moins avec un aveugle empirisme; l'éclectisme ne donne rien au hasard ni au mystère: ce n'est point la médecine *fatidique*. Il est vrai qu'on n'admet point de méthode exclusive, de principe banal et générateur, de doctrine parfaite qui contienne toute la vérité, rien que la vérité; mais il y a des choix, des préférences, toujours d'après le degré et la valeur des preuves. On n'admet ni on ne rejette point de principes uniquement parce qu'ils sont nouveaux; on n'y cherche pas à ranimer les parties mortes de la science, non plus qu'à négliger tout précepte qui a pour lui la sanction du temps et de l'expérience. Voir et faire, prouver et conclure, voilà en peu de mots l'invariable base de cette méthode.

Ce qui distingue encore l'éclectisme, ce qui le produit dans tous les temps, c'est la profonde conviction des hommes sensés, que la masse des opinions est un assemblage de choses vraies, fausses, douteuses ou vraisemblables; que ces opinions doivent être jugées en elles-mêmes, et jamais ni par leur origine ni par l'autorité de leur auteur, ni par leur antiquité, ni par leur nouveauté, ni par la qualité et le nombre de ceux qui les ont adoptées. Sans partialité, sans préjugés, sans idées arrêtées d'avance, l'éclectisme examine et juge; c'est, comme nous l'avons dit, la méthode infaillible s'il en existe une au monde; car ce qu'on n'a jamais mis en question, n'a jamais été prouvé; ce qu'on n'a point examiné sans prévention, n'a jamais été bien examiné. L'éclectisme est donc le premier pas vers la vérité; il en est la pierre de touche.

Que la marche des systématiques est différente! Ils posent d'abord un principe général auquel sont adaptés avec plus ou moins de bonheur les faits et les conséquences. Une fois le principe admis, il faut de toute nécessité marcher avec eux, être la paille, le fétu attiré, enveloppé dans le tourbillon.

Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.

Quel est le faiseur de système qui, dans son for intérieur, ne prenne ce vers fameux pour devise? Toute proposition contraire à son principe général lui paraît absurde, inadmissible; toute objection, frivole; toute argumentation, inutile. Ce principe est à ses yeux tellement environné des rayons de l'évidence, que c'est tomber dans le délire du paralogisme de n'en pas convenir, et tous les fauteurs d'assurer qu'il n'en peut être autrement, que l'art triomphe en suivant cette voie large et sûre. Lorsque Thessalus voulut renverser les doctrines

de ses prédécesseurs, il établit son célèbre *diatriton*, la diète absolue pendant trois jours; et il n'y a point de médecin *diatritaire* qui ne crût, par ce moyen, posséder la science entière. Dans le système de l'*animisme*, la maladie est une erreur de l'âme; mais la nature autocrate veille à tout, conserve tout. Est-il question du *vitalisme?* agissez sur le solide vivant, le reste ira de suite; s'agit-il du *physiologisme?* l'inflammation est le monstre-protée qu'il faut combattre, et l'on y procède par de copieuses libations de sang sur l'autel du système. Ainsi se dirigent avec partialité, avec une incroyable prévention, les médecins systématiques; rien ne peut les faire dévier, rien ne peut modifier leur opinion; et, en comparant leurs prétentions et ses déplorables résultats, on est vraiment tenté de répéter avec un ancien, *rideam vanitatem*, *an exprobrem cœcitatem?*

Ah! sans doute qu'il serait plus commode et surtout plus expéditif pour la paresse et l'impatience de n'avoir, en pathologie et en thérapeutique, qu'une seule balance, une seule mesure en plus ou en moins. Il est pénible de se traîner d'observation en observation, d'expérience en expérience, de revenir sans jamais se lasser sur des phénomènes qu'on croit connaître : c'est pourtant là le moyen de reculer avec certitude les bornes de la science. Mais il faut du temps, des recherches, de l'application, et un système abrége tout cela : l'on croit donc au système? Cette malheureuse facilité d'explication si flatteuse pour l'amour-propre et si dangereuse dans l'étude des sciences, saisit jusqu'aux têtes les mieux faites pour juger et approfondir. Ajoutons encore l'homogénéité apparente de la doctrine. On ne veut pas comprendre que la cause des phénomènes nous étant inconnue, la prétendue unité du système n'est qu'artificielle; quelques parties cadrent à merveille, d'autres sont forcées et même contradic-

toires. Ainsi, soutenir que tout est lié dans une théorie, les principes et les conséquences, les faits et les raisonnements, c'est seulement affirmer que la théorie est artistement fabriquée. Où est la preuve de cette assertion, dira-t-on? La voici : aussitôt qu'on veut faire des applications pratiques, les cas d'exception se présentent en foule, les décomptes se multiplient, le fil tenu de l'analogie se rompt à chaque instant.

Cependant, disent les systématiques, n'avons-nous pas consulté les faits comme nos adversaires? Cela est vrai, il faut en convenir, et c'est peut-être le plus grand objet de séduction pour beaucoup de personnes. Il n'y a point de fondateur de secte en médecine qui n'ait édifié avec des faits : cette assertion paraît d'abord étonnante, suspecte même; elle est pourtant l'expression de la vérité. Mais empressons-nous d'ajouter qu'ils ne les emploient guère qu'après la construction du système. On raconte qu'un physicien ayant fait je ne sais quelle théorie, fit part de son chef-d'œuvre à l'un de ses amis. J'en suis fâché, lui dit ce dernier, mais tous les faits vous sont contraires. Eh bien! lui répliqua l'autre, sans se troubler, apprenez-les-moi ces faits, et ils serviront à ma théorie. C'est là le trait distinctif des fondateurs de doctrine, et une nouvelle preuve de ce qu'a dit un philosophe de nos jours, que l'*observation est le sol de la science et que les théories en sont l'industrie.* On répète que les faits sont la substance des sciences; on veut des faits, on en demande de toutes parts, et les systématiques les prodiguent, sauf à les faire changer de forme et d'aspect en raison de la force tortionnaire toujours à leur usage. C'est avec les mêmes maladies, les mêmes observations, que Stahl, Hoffmann, Brown et M. Broussais ont construit leurs théories, toutefois avec les modifications apportées par le temps et les progrès réels de

la science : il en sera probablement de même chez nos derniers neveux. Bien entendu que chaque réformateur présente sa doctrine comme le résultat le plus épuré des faits, et n'ayant rien de commun avec une méthode artificielle. En effet, les systématiques eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de reconnaître dans les autres cette folie d'exclusion, indélébile empreinte de tout système. *Helmontius clamat omnem venæ sectionem carnificinam esse; Botalius è diverso eam etiam in hydrope convenire; uter insanior? In medio tutissimus ibis.* (Boerh., *Prælect. acad.*, tom. VI, fol. 405.) Docte professeur de Leyde, que n'avez-vous profité du conseil que vous donnez si généralement aux autres? Mais, j'entends sa réponse : ma doctrine est la bonne; elle est fondée sur les lois de la nature, sur la physiologie; je n'ai consulté que les faits; adoptez mes principes et vous guérirez, c'est là fin de l'art. Ce dernier motif est surtout invoqué par les partisans outrés de telle ou telle doctrine. Nous guérissons, disent-ils; venez, voyez et croyez; nous guérissons; qu'avez-vous à répondre? Sans doute vous guérissez, et si cela n'était pas quelquefois, vous seriez les plus insensés comme les plus coupables des hommes. Mais trouvez un systématique qui ne puisse en dire autant; qui ne prenne soin de compter ses victoires, ses trophées, et ne prétende à la couronne civique : *ob cives servatos.* D'abord tout n'est pas faux dans un système; en second lieu, on sait avec quel art les revers sont ou dissimulés ou expliqués; et puis, dans le grand nombre de malades, il en est de si heureusement constitués, qu'ils résistent à tout. Ainsi, pour peu qu'un médecin soit employé, il n'aura que des succès à citer, car selon Cicéron, *quis enim totum diem jaculans, non aliquandò collineet?* (*De Divinat.*, lib. II, cap. 59.) Qui peut donc résoudre la difficulté; qui peut affirmer dans cette grande

question ce qui est vrai, ce qui est faux? L'éclectisme et sa sévère impartialité; l'éclectisme cherchant toujours à dégager la vérité de la conjecture, de l'opinion et du préjugé. Sa voix est d'abord méconnue, elle se perd ordinairement dans les clameurs des systématiques presque toujours nombreux, et c'est là ce qui entraîne beaucoup de gens pour qui il est plus aisé de croire que d'examiner.

Toute doctrine, présentée dans un certain sens, prônée avec chaleur, avec opiniâtreté, fera d'abord de grands progrès parmi la multitude; les gens sages ne l'ignorent pas, ils savent faire la part du feu. Mais bientôt l'enthousiasme se refroidit; une certaine force de vérité et d'expérience s'introduisant tôt ou tard dans les idées, arrête l'irruption du système, et l'on finit par en examiner, en peser de sang froid les résultats. C'est donc un argument puéril que celui du nombre des partisans, quand il s'agit d'un système médical. Et depuis quand l'ubiquité d'une doctrine en a-t-elle prouvé la solidité? Fut-il jamais de théorie plus répandue que le galénisme, puis, dans la suite des âges, celles de Boërhaave et de Brown; il s'en faut que les plus modernes aient acquis ce degré d'universalité, et déjà le dissolvant de l'éclectisme en a miné le sol et disjoint les parties principales. Dans l'état actuel de la médecine, il est impossible qu'un système quelconque ait une longue prépondérance. Où est le praticien raisonnable, éclairé, étranger à l'esprit de coterie, jouissant de la plénitude de son jugement, qui ne dise, avec un littérateur distingué: « J'avoue que le nom d'un auteur estimé est un préjugé avantageux, pour ce qu'il va dire; mais quand il l'a dit une fois, son nom ne me fait plus rien; je n'ai plus qu'à peser ses raisons : il ne faut pas errer avec Platon même. » Tel est le langage du véritable éclectique; il

ne ressemble guère à celui de ces enthousiastes qui, toujours crédules et toujours dédaigneux, sourient de pitié quand on leur cite un certain Hippocrate dont ils ont jadis entendu parler, et qui pensent que la science est née d'hier, précisément dans le giron de leur doctrine; du reste croyant et affirmant qu'eux seuls savent, connaissent, expérimentent; ils ôtent à leurs adversaires toute espèce de bon sens et de jugement, et ne ressemblent pas mal à ces lettrés chinois qui, dans leurs cartes géographiques, ne représentent des hommes que sur les terres chinoises, et peuplent le reste du globe d'acéphales.

L'éclectique, au contraire, a naturellement l'esprit étendu, conciliant; une raison sévère, une logique rectiligne, le guident dans le choix de ses observations; il glane partout, parce qu'il sait que la vérité est partout un peu; mais jamais entière dans aucune doctrine, dans aucun temps, chez aucun homme; lui seul peut dire: *Soleo enim et in aliena castra transire, non tanquam transfuga, sed tanquam explorator.* (Seneca, *Epist.* 2.)

Le systématique, comme le sectaire, rejette ce qui ne vient pas de la source qu'il a choisie : il y a quelque chose de béat dans la plénitude de sa conviction. Il demande d'abord le vrai, puis il passe au vraisemblable; enfin, il admet l'absurde.

L'éclectique marche en sens opposé; il tâche d'aller du doute à la probabilité, de la probabilité à la certitude, et s'il est possible il veut se rassasier d'évidence. Ne lui demandez pas sous quels drapeaux il sert, à quel maître il s'attache, quelle est l'enseigne de son école? Hôte passager, il ne s'arrête pas où le pousse le vent de tel système, mais où le conduisent la raison, l'expérience et l'amour du vrai.

Le systématique, toujours en présence du maître et

de la doctrine, de ce que lui-même en a dit ou écrit, des progrès qu'elle fait, des obstacles à vaincre, combat toujours dans le même sens : l'intégrité du dogme par dessus tout.

Ipse dixit : maxime d'esclave selon l'éclectique. N'étant donc ni à Apollon, ni à Céphas, il ne se passionne jamais ni pour ni contre. De quelque part que vienne la vérité, elle est pour lui la bien venue; mais il faut qu'il la reconnaisse pour telle; il veut en voir, en palper chaque fraction, chaque particule; en un mot, que ce soit la vérité et non pas son fantôme.

Le systématique fanatisé, loue sans mesure et critique de même, selon les intérêts du système : il n'y a d'autres poids dans sa balance que la verge et l'encens.

L'éclectique blâme et loue selon les intérêts réels de la science, sans dépasser la ligne de la modération; chez lui, jamais la pâle envie ne se cache sous le masque de la critique. Par exemple, il reconnaît dans Brown d'importantes vérités; il aime à signaler, dans M. Broussais, une rare sagacité pour les recherches d'anatomie pathologique et l'art de généraliser les faits; mais il ne croit pas que cet auteur ait *créé* la médecine, comme le disent quelques fervents adeptes. Cette *éduction du néant*, pour parler la langue philosophique, opérée par M. Broussais, n'est qu'une ridicule prétention pour l'éclectique. Il ne soutiendra donc pas que la doctrine de l'irritation est le chef-d'œuvre de l'esprit humain; mais il ne dira pas non plus qu'elle est complétement absurde et dangereuse; encore moins se gardera-t-il d'ajouter que c'est le *jacobinisme de la médecine.*

Le systématique procède toujours de la doctrine aux faits; l'éclectique fait tout le contraire, il tâche de suivre la méthode des mathématiciens *certum ab incerto, inventum ab inveniendo.* Le systématique écoute et adopte;

l'éclectique raisonne et déduit; le premier engage son obéissance et sa foi médicale; le second ne livre jamais sa raison à aucun usurpateur; l'un pense par intermédiaire, l'autre est toujours l'auteur de ses propres jugements; la vérité, c'est ce que je crois, dit le systématique; la vérité est ce qu'on a démontré, répond l'éclectique; mon maître l'assure, s'écrie le systématique; que dit l'expérience, réplique son adversaire; mais enfin, dira le systématique, ne puis-je voir et observer comme vous? ne puis-je, comme vous, appliquer mes facultés à l'examen des questions controversées et conclure en faveur de la doctrine que j'ai adoptée? Non, peut répondre l'éclectique, vous ne voyez pas comme moi, vous ne le pouvez même pas; la prévention systématique oblitère votre intelligence; il vous est impossible de juger avec maturité, avec sang froid et en pleine connaissance de cause. Un secret penchant, une certaine tendance vous porte toujours à voir dans les faits autre chose que ce qu'ils contiennent; à force de subtilités, vous leur extorquez ce que vous voulez et ce qu'ils ne rendent pas. La meilleure disposition pour trouver la vérité, serait de commencer par détruire tout préjugé, et même par se pénétrer de sa profonde ignorance; or, votre raison est-elle assez pure, assez désintéressée, pour vous rendre une pareille justice? A présent, vous est-il prouvé que vous ne pouvez voir et juger comme l'éclectique et réduire votre système aux proportions du vrai?

On voit, par ce parallèle, l'énorme différence qui se trouve quelquefois entre deux médecins, en les supposant même également instruits et de bonne foi. Et qu'on n'aille pas s'imaginer que ce sont là des tableaux de pure fantaisie; c'est l'histoire présente de la science; c'est en médecine, dans la pratique journalière, le sujet le plus palpitant du moment, c'est ce que nous lisons tous les

jours dans nos livres, dans nos journaux; c'est ce que nous entendons dans nos écoles, dans nos académies.

On peut aussi présumer lequel des deux adversaires doit à la fin triompher. Le systématique a pour lui le piquant de la nouveauté, la facilité d'explication, l'enthousiasme et le nombre des adeptes; l'éclectique compte sur le temps, son puissant allié, et ce n'est jamais en vain. Les fastes de la science sont la preuve la plus manifeste que toute doctrine, tout système exclusif finit par disparaître, dans une période de temps assez variable, mais que pour terme moyen on peut fixer à vingt ans. Nous n'en exceptons guère que le galénisme, parce qu'il a régné pendant la barbarie du moyen âge. L'éclectique doit avoir raison par les progrès même de la science, son triomphe est dans la nature des choses, il juge et il n'est point jugé parce qu'il ne s'attache qu'à ce qui est démontré, et qu'il se tient dans le doute pour le reste. S'il affirme, il peut être cru, non parce que toujours il sache le vrai, mais parce qu'il a tout fait pour le connaître, et qu'il n'affirme que ce qu'il sait avec certitude. Il s'autorise dans quelques cas du *peut-être* du sage, mais du moins il n'impose ni ses opinions, ni ses idées; à quoi bon? Ne sait-il pas que ces opinions doivent mourir ou prospérer, selon le degré de leur valeur, que si la vérité s'étend par de lentes ondulations, le cercle s'agrandissant de plus en plus frappe enfin l'attention des hommes les plus éclairés; il ne faut que du temps et de la persévérance.

Tâchons maintenant de faire quelques applications, et de répondre aux objections que les systématiques nous opposent.

Objections et Réponses.

Il est une foule d'objections que les systématiques opposent aux éclectiques, qu'ils regardent comme leurs plus redoutables adversaires. Voici une des principales. L'éclectisme, disent-ils, est admirable dans le discours, mais son application est nulle dans la théorie de la science; elle est même impossible. Si cette objection était fondée, il faudrait à jamais désespérer des progrès de la médecine. Ne pouvant briser le joug d'un système, elle resterait éternellement dans l'ornière du *statu quo*. Mais il n'en est pas ainsi, le temps et la réflexion facilitent les progrès de l'éclectisme. Ancré sur le rocher de l'expérience, soutenu, éclairé par l'analyse, par des comparaisons successives, des rapprochements exacts, des analogies répétées, le médecin, adoptant cette méthode, finit toujours par séparer ce qui est réel, ce qui est certain, fondé, probable, de ce qui est hypothétique ou faux, confondus et attirés violemment dans la sphère du système. En voici quelques preuves puisées dans l'état présent de la science.

Il nous semble que les éclectiques actuels admettent qu'il ne peut y avoir de médecine sans physiologie: elle en est l'immuable base. C'est par la perpétuelle comparaison de l'homme sain et de l'homme malade que jaillit la lumière qui, se réfléchissant sur les deux parties de la science, les éclaire simultanément; mais il n'est pas possible de soutenir, toute subtilité mise à part, que l'état pathologique est toujours et en tout la continuation, l'exagération de l'état physiologique, que l'irritation morbide est la pure et simple augmentation de l'action organique. Quoi qu'on dise, on ne verra jamais dans l'ordre normal des fonctions, l'immense série des désordres qui constitue la pathologie.

Après avoir mûrement pesé les faits et consulté l'expérience, l'éclectisme reconnaît que les fièvres essentielles ne sont que des phlegmasies avec perturbation consensuelle, ou diffusion morbide, comme disent les Italiens; c'est un procès qui paraît définitivement jugé. Mais il n'en est pas de même des fièvres intermittentes; il y a certainement ici autre chose qu'une phlegmasie pure et simple ne différant que par le type.

Si la localisation des fièvres a été reconnue par les éclectiques, ils ne pensent pas, comme les orthodoxes de l'école broussaisienne, qu'elles soient toutes des gastro-entérites; la sévère analyse des faits prouve le contraire. Tout organe enflammé à un certain degré, produit la fièvre. M. Léveillé, praticien éclairé, a fort bien observé (Académie Royale de Médecine, séance du 26 décembre 1826) que nos devanciers avaient établi, pour cette raison, des fièvres pleurétiques, pneumoniques, rénales, etc. Bien avant la doctrine de l'irritation, Vanhelmont avait dit qu'il fallait chercher le siége des fièvres dans les premières voies : *nidus ergo febrium in primis est officinis* (*De Febrib.*, cap. 10). L'expérience des âges suivants démentit cette assertion; l'expérience de notre époque la dément également. Ce principe trop exclusif est encore combattu par d'autres considérations; si, par un caustique ou une substance éminemment irritante, vous enflammez l'estomac, jamais vous ne produirez, sur quelque sujet que ce soit, les effets de la fièvre adynamique, du typhus, etc. Le savant Ribes (*Recherches sur la Phlébite*) dit qu'il a vu avec étonnement qu'on attribuât à quelques points enflammés du canal intestinal, les symptômes des fièvres adynamiques, et tous les troubles que les fonctions avaient éprouvés pendant le cours de cette maladie. « Je ne pouvais croire, ajoute-

t-il, qu'une cause aussi légère pût donner lieu à un pareil désordre, quand je voyais surtout que dans les hernies étranglées, avec inflammation d'une grande étendue de l'intestin, et même de l'estomac, les malades guérissaient souvent, lors même que l'inflammation de la partie étranglée se terminait par la gangrène. » D'ailleurs, comment se fait-il que les parties supérieures du canal digestif, y compris l'estomac, ne manifestent point de douleurs dans leurs inflammations même mortelles, tandis que la partie inférieure en produit de si vives, quoique son importance et ses relations sympathiques ne soient pas au même degré ?

Et cette gastrique chronique qui effraie tant de gens, est-elle aussi fréquente qu'on le croit ? Les médecins éclectiques ne le pensent pas. On commence à s'apercevoir qu'on l'a trop souvent confondue avec la gastralgie. Le Mémoire et la maladie de M. Barras ont dessillé bien des yeux; nous tenons cet aveu d'un médecin physiologiste, *sans cesse haletant*. On a soutenu, il est vrai, comme à l'ordinaire, que la maladie de M. Barras était une gastrite aiguë, *entée* sur une gastrite chronique; mais quel esprit de bonne foi pourra croire un pareil sophisme ? Il ne prouve qu'une chose, c'est l'impossibilité de calculer jusqu'où peut aller l'opiniâtreté systématique. « Tant il est vrai, comme l'a dit une femme célèbre, que quand la pensée est une fois saisie de l'esprit de secte ou de parti, ce n'est pas des objets à soi, mais de soi vers les objets que partent les impressions; on ne les attend pas, on les devance; et l'œil donne la forme au lieu de recevoir l'image. »

Existe-t-il des inflammations spéciales ? Elles entrent dans le cadre nosologique de l'éclectique, jusqu'à ce que le contraire soit démontré. Toutes les prétendues

preuves, toutes les assertions, toutes les dénégations des systématiques sur cet objet n'ont point ébranlé la grande majorité des praticiens; aussi n'ont-ils pas rejeté ces indications saillantes, ces traitements spéciaux dont une longue expérience a prouvé l'efficacité. L'identité de l'inflammation dans ses modes et dans ses formes est peut-être la plus grave question qui soit livrée à la méditation des médecins. Celle des tubercules s'y rattache entièrement. Et dans cette question si agitée des tubercules, l'éclectisme paraît encore avec son caractère d'impartialité. Il n'admet pas qu'ils soient dus à l'irritation des ganglions lymphatiques pulmonaires, il croit à leur préexistence à l'inflammation; mais il établit en même temps avec l'école dite *physiologique*, que l'inflammation joue un grand rôle dans leur développement, leur ramollissement, etc.

L'éclectisme actuel reconnaît la haute importance des lésions organiques observées après la mort; mais il ne donne pas à ce principe l'illégitime extension qu'on a voulu lui attribuer. L'anatomie pathologique est loin de fournir la raison suffisante de toutes les altérations de fonctions, et bien moins encore de l'intermittence de ces altérations. Comment, d'ailleurs, faire de l'anatomie pathologique l'unique base de la médecine, quand on ne peut s'empêcher d'admettre que les humeurs peuvent être altérées primitivement? Les praticiens n'ont-ils pas reconnu de tout temps que la bile était susceptible d'altérations, cause évidente et formelle de plusieurs maladies? Une bile âcre et corrosive, telle que Morgagni l'a observée, ne peut-elle avoir une action directe sur les organes qui la sécrètent, la charient ou la conservent? L'extrême diminution ou l'excès d'*urée* dans le sang produit diverses affections pathologiques, c'est un fait que les expériences de M. Magendie ont mis hors de doute. Ainsi, les liquides de l'économie vivent, s'altèrent et meurent,

et l'expression de *cadavres* de nos humeurs employée par Desèze, est d'une grande justesse, malgré son apparente exagération. Les éclectiques ne pensent pas qu'il y ait des spécifiques de maladies, l'expérience a prononcé le contraire, et c'est pour eux le juge suprême; mais ils reconnaissent des *spécifiques d'organes*, parce que chaque organe, outre ses rapports généraux avec l'économie, est soumis à l'action d'excitants, de modificateurs qui lui sont propres. C'est une des lois physiologiques les mieux démontrées. On nous dispensera de citer ces preuves, on les trouve partout.

Nous ne pousserons pas plus loin ces exemples d'applications de l'éclectisme; il nous suffira de dire que son action se fait sentir sur toutes les parties de la science.

On ne peut donc nier ni l'existence, ni les avantages immenses de cette méthode. Il y a donc des hommes que les invasions subites et violentes de doctrines nouvelles ne surprennent point, n'ébranlent point, qui, ne se laissant pas plus séduire par des sophismes brillants, qu'envelopper dans le rets d'une logique captieuse, pensent, disent et écrivent qu'il n'est donné à aucun homme de renouveler entièrement la science, d'en déplacer les fondements, d'en changer la direction. Du reste, toujours prêts à rendre justice à ceux qui, par leurs travaux et leurs recherches, augmentent le trésor de nos connaissances.

Ce tableau est séduisant, dira-t-on; mais il est fort à craindre que ce ne soit qu'une fiction; pas autant que le voudraient les systématiques nouveaux et les systématiques rétrogrades, car l'éclectique doit forcer cette double ligue. Une preuve manifeste qu'il en est ainsi, c'est qu'au bout d'un certain temps, même assez court, le système le mieux combiné éprouve des variations, que les bases en sont déjà ébranlées. Pourquoi cela?

C'est que le temps ayant marché, l'éclectisme a agi, le système a été soumis à la vérification de l'expérience; il s'est donc trouvé des éclectiques. Oh! sans doute, il n'est pas donné à tous de posséder cette méthode au plus haut degré, ce serait supposer le tact médical parfait, et il n'y a que la nature qui fasse ce don magnifique. L'éclectisme exige, outre un esprit dégagé de toute servitude systématique, un discernement exquis, parce qu'il faut saisir la vérité où elle est; de grandes connaissances, parce qu'il faut des termes de comparaison; de patientes et profondes recherches, parce qu'il faut voir le fond des choses et le toucher; enfin une attention que rien ne lasse, que rien ne rebute, parce qu'on ne doit jamais blâmer sans voir, juger sans entendre, décider sans connaître. De pareils médecins sont rares; mais est-il donc impossible de les trouver? Ne faisons pas l'injure à nos contemporains de croire qu'on les chercherait en vain. Il ne faut pas non plus exagérer les difficultés; l'habitude de voir des malades, la protestation naturelle et spontanée du bon sens, une sorte d'évidence *intuitive*, suffisent pour former un bon médecin, un véritable éclectique; la hache du paradoxe n'est pas toujours dans la main de l'athlète le plus vigoureux. C'est dans la marche sourde du temps, c'est dans l'expérience recueillie à la longue par la masse des praticiens, que se trouve la cause qui renverse et détruit un système exclusif, tout en conservant les vérités produites et fécondées par ce système. Ainsi l'autonomie de la raison individuelle ne constitue pas à elle seule l'éclectisme, cette méthode est aussi le résultat de la raison générale. Que sont d'ailleurs les Académies, les Sociétés savantes? Éclectiques, dans leur essence et le but même de leur institution. Une telle réunion de médecins, d'où l'on aurait banni toute discussion con-

tradictoire, ne serait qu'un conciliabule scientifique, en état d'hostilité permanente contre la grande société humaine.

Autre objection ; l'éclectisme conduit au scepticisme. Qu'importe, douter n'est-il pas le sentier ouvert qui conduit souvent à la vérité ? Dans une science comme le médecine, se composant d'éléments qui ne sont pas tous connus et jugés d'une manière unanime, de données variables, de principes non fixés, ne convient-il pas de faire marcher le doute avant la confiance ? Prouvez, je croirai.

L'éclectisme, disent encore les systématiques, néglige des faits importants, quoique encore peu connus; il est trop exigeant. Que c'est mal connaître cette belle partie de la philosophie que de la juger ainsi ! L'éclectisme bien conçu ne néglige jamais rien, seulement d'après la définition que nous en avons donnée, l'*art d'estimer le degré et la valeur des preuves*, il rejette ou compte parmi les acquis de la science, ce qui est fondé, ce qui ne l'est pas : « Tout résultat de faits, qui est exact, est encore un fait », a dit un médecin célèbre; mais il faut que ce résultat soit exact : or, un système n'étant, en général, que le roman des faits, comment voulez-vous admettre l'ensemble des principes qui le constitue ? Ce serait risquer de donner du poids et de l'importance à des choses qui n'en ont aucune, substituer des conjectures, de simples aperçus à des résultats *exacts*; en un mot, mettre des fictions à la place de la réalité. Non, des analogies incomplètes, des inductions tirées des faits, mais prématurément généralisées, des hypothèses hardies et spécieuses, ne seront jamais regardées par les éclectiques comme des conquêtes de l'art sur la nature. Ils ne désirent, ne choisissent et ne veulent que des axiomes dégagés de la gangue systématique, consacrés par l'expé-

rience, burinés par le temps. Le systématique, circonvenu de toutes parts par la rigueur de la méthode éclectique, ne doit jamais rien avancer de douteux, d'hypothétique, de problématique, qui ne soit presque aussitôt soumis à la loupe de l'éclectisme. Il aura beau s'écrier comme Baglivi : *Vera dico, experta dico, sanctèque affirmo;* les éclectiques répondront toujours : Voyons, examinons, attendons. Et pourquoi s'étonnerait-on de cette marche prudente? Sachons nous arrêter, là où nous n'avons d'autre guide que des à peu près, des analogies fugitives; ne craignons pas de prononcer ce mot qui répugne tant à notre amour-propre, ce mot qui déchire la bouche des enthousiastes et des présomptueux, je l'ignore.

Mais à quoi sert l'éclectisme? Il n'invente rien, cela est vrai, l'éclectisme est comme l'art qui ne crée pas les métaux, mais qui les purifie. Le médecin éclectique applique sa raison, son jugement, son expérience et celle des autres, aux productions, aux découvertes modernes, et Dieu sait ce que parfois il aperçoit: car c'est en médecine et en chirurgie qu'on peut souvent dire, *qu'il n'y a de nouveau que ce qui est oublié.* Faut-il le répéter? Le médecin éclectique n'est point un homme qui plante et qui sème, c'est un homme qui recueille et qui crible; il ne s'écrie pas, j'ai raison et j'ai seul raison, admirez en bloc mon chef-d'œuvre et mon livre. Il dit, voilà le positif et le spéculatif, voici l'ivraie et voici le bon grain; j'ai employé les forces de mon intelligence, mon temps et mes veilles à séparer l'un de l'autre. Un pareil résultat est-il donc à dédaigner? Ce travail mérite son prix, s'il est vrai qu'une vérité bien constatée vaut presque une vérité trouvée. N'est-ce pas dans la science de l'homme surtout où l'imagination court si rapidement dans le champ des hypothèses, qu'il faut appliquer ce

principe de Bacon : *Humano ingenio, non plumæ addendæ, sed potius plumbum et pondera!*

Il est encore un autre avantage que retire la médecine de la méthode éclectique, c'est de servir de médiateur aux sectes les plus diverses.

Selon l'expression d'un économiste célèbre : « Le temps des systèmes est passé; celui des vagues théories également. » Voilà le principe immuable des éclectiques. Comme ils n'ont d'autre but que les progrès réels de la science, leur opposition n'est jamais hostile. Toutes les opinions violentes leur sont même suspectes, parce qu'ils savent que qui pourrait aller au fond de ces opinions et en soulever le voile, ferait souvent de tristes découvertes. Aussi, repoussés d'abord par les deux côtés, finissent-ils par devenir les arbitres de toutes les questions, parce qu'en définitive il faut tout jeter dans le creuset de l'expérience pour obtenir un *résidu vrai.*

Les médecins éclectiques disent aux uns, au lieu d'avancer, vous restez scrupuleusement attachés aux vieilles routines. Cette *rétrostation* de la science est-elle désirable, est-elle possible ? Respectons l'antiquité quand elle a raison, mais non pas en haine des travaux de nos contemporains ; gardons-nous de ressembler à ce docteur insensé qui disait, quoi qu'il arrive de la science et de ses progrès, je suis, je vivrai et je mourrai médecin *humoriste.* Nier que la médecine ait, de nos jours, reculé ses bornes, c'est nier l'évidence de fait, ce qui a rarement lieu sans mauvaise foi. Notez bien que ces dénégations sont toujours sans succès, que la science n'en marche pas moins; on a lancé une pierre contre le torrent. Si donc la prévention vous aveugle, si l'amour-propre vous rend injuste, si vous souffrez impatiemment qu'une vérité prospère, parce que vous ne l'avez

pas signalée, si vous vous êtes fait une loi de n'approuver jamais des principes nouveaux, quoique bons et utiles, s'il est inscrit sur vos enseignes, *miraturque nihil, nisi quod libitina sacravit*, vous n'êtes plus ce médecin caractérisé avec tant de génie par Hippocrate, vous n'avez plus l'amour de votre art, ni par conséquent celui de l'humanité.

Les éclectiques diront également aux sectaires enrôlés *sous le drapeau rouge des sangsues :* Pourquoi vous plaindre de trouver des opposants? n'avez-vous pas bâti sur le terrain mobile d'une théorie exclusive? Il ne faut jamais chercher la vérité en découvrant le côté affirmatif et cachant le côté négatif de chaque question; d'ailleurs, comment la reconnaître cette vérité quand on est dans une continuelle stupeur d'admiration et d'imitation? Depuis l'explosion de la doctrine de l'irritation, tous les médecins sensés ont dit, et ils rediront avec Haller : *Si nihil aliud agendum esset, quam addere aliquid, aut auferre; tota quidem ars, per ludum disceretur;* ils ajouteront encore, que faire dériver tous les phénomènes d'un seul principe qui n'est, à vrai dire, qu'une abstraction, leur donner la même forme et la même origine, réduire la science à l'itinéraire et aux métamorphoses de l'irritation, concentrer la théorie sur un ou deux axiomes, réduire la pratique de l'art à une ou deux indications, traiter de même la syphilis, la peste, les scrophules et le panaris, ce n'est pas avoir trouvé le secret de la nature, la clef de ses mystères. L'histoire de la science et l'exercice journalier de la médecine démontrent surabondamment le contraire.

Le dynamisme brownien et le physiologisme broussaisien ont eu la même marche, et il est probable qu'ils éprouveront le même sort : *Nihil non vincit, nisi veritas.* Le temps, aussi inflexible que le destin, ne tardera pas

à prononcer l'arrêt. Quelques partisans de la doctrine de l'irritation, prévoyant cette inévitable terminaison du paroxysme, ne manqueront pas de s'écrier : Eh bien ! que mettrons-nous à la place ? Nous avons une répugnance décidée pour l'éclectisme. C'est une chimère, une espèce de monstre composé des choses les plus disparates, les plus opposées.

Nous arrivons, en effet, à la grande objection des systématiques de nos jours. M. Broussais a eu le courage d'écrire que l'éclectisme était un *centon dégoûtant.* On éprouve un sentiment pénible en voyant un médecin aussi distingué errer à ce point. Eh quoi ! lorsqu'un docteur de l'école dite *physiologique* donne du quinquina dans les fièvres d'accès, lorsqu'il administre du mercure dans les maladies vénériennes, lorsqu'il inocule le vaccin pour neutraliser le virus variolique; fait-il aussi un *centon dégoûtant ?* n'agit-il pas en aveugle, et même contre ses principes ? Non, dira-t-on, il se conduit d'après ce que l'expérience a prouvé un million de fois. Achevez donc, *macte animo*, dites ce qui est, il fait de l'éclectisme. Que voulons-nous de plus ? L'expérience est notre loi, notre foi médicale; qu'importe que ce soit par des voies différentes si nous arrivons au même but.

Il ne faut pas non plus confondre les termes et les choses. L'éclectisme, que nous reconnaissons pour tel, est celui qu'avait conçu Archigène, et non l'éclectisme de ce Léonide d'Alexandrie, qui, réunissant les théories les plus opposées, fit de ce monstrueux mélange une doctrine qu'il appela *épisynthétique.* A coup sûr, ce n'est pas là l'éclectisme pur et vrai, l'éclectisme *syncritique* des médecins sensés de toutes les époques. Un homme a une fièvre intermittente, il est vigoureux, pléthorique, je le saigne largement, je le mets à la diète et j'observe. Quelques congestions locales se manifestent, je prescris

une ou plusieurs applications de sangsues; il y a perte d'appétit entre les accès, la langue est recouverte d'un mucus blanc-jaunâtre, la teinte des yeux est bilieuse, j'administre un émétique; les accidents gastriques se dissipent, cependant les accès continuent, je les arrête au moyen du quinquina donné sous une forme convenable; la langue devient nette, les digestions sont faciles, les forces reviennent, *je laisse aller*... Au contraire, la langue est pâle et humide, les digestions sont lentes, les forces languissantes, j'ai recours à l'emploi d'une décoction amère, du vin et même généreux, je recommande une alimentation légère et substantielle, la chaleur sèche, des vêtements chauds, etc. J'adjure, tout praticien éclairé, de déclarer si c'est là un *centon dégoûtant*. Dites-nous donc, systématiques opiniâtres, si nous avons manqué aux indications les plus précises, si nous nous sommes écartés des règles de l'art, du sentier de l'expérience. Encore une fois, voilà l'éclectisme.

Plus on y réfléchit, moins on conçoit l'aversion des systématiques de toutes les époques contre la méthode éclectique. C'est elle seule pourtant qui conserve et fait valoir, dans la suite des temps, les véritables progrès qu'ils ont fait faire à la science, qui attache leurs noms à leurs découvertes. Lorsque Vanhelmont publia ses belles idées, trop souvent obscurcies par les écarts de son imagination, il se trouva des enthousiastes et des adversaires redoutables; les uns furent aveugles, les autres furent injustes : c'est l'ordinaire. *Ætas mea*, dit ce grand homme, *quia perversorum ingeniorum ferax, paradoxum hoc cum aliis multis ridebit, quod tamen posteritas lubens amplexabitur* (*De Lithasi*, cap. IX) : ce qui arriva en effet, grâce aux éclectiques. Il en sera de même dans tous les temps : si, d'une part, les éloges sont exagérés, de l'autre se trouve l'envie contemporaine, qui ne perd jamais ses

droits. L'éclectisme seul, bien compris, donne la juste évaluation du mérite d'autrui en médecine, parce que son impartialité dérive d'une méthode fixe, d'un plan arrêté.

M. Broussais est, en France, le premier médecin de notre époque, on ne saurait en disconvenir sans ingratitude. Mais le tonnerre de sa parole n'a jamais effrayé les éclectiques. *Sauf les droits du génie*, ils ont rejeté, admis ou ajourné d'après l'expérience, les principes émis par ce professeur; ils lui rendent une éclatante justice, mais elle ne va pas jusqu'à le croire sur son affirmation, l'intérêt de la vérité le leur défend. Quant à ses nombreux interprètes, commentateurs, etc., leur utilité n'est pas douteuse pour étendre et propager la parole du maître, mais ils ne peuvent influer sur les destinées de la science.

En résumé, toutes les doctrines, tous les systèmes, toutes les théories, toutes les méthodes, toutes les hypothèses sont justiciables de l'éclectisme, qui, dans le fond, n'est qu'une sage et profonde raison. Que les fondateurs de sectes, que les systématiques déclament, attaquent, poussent au succès de leurs doctrines; que leurs adversaires, quelquefois frondeurs malévoles, nient toute espèce de progrès de la science, qu'ils confondent le vrai, l'utile, le faux et le dangereux pour les proscrire en masse, l'éclectique, dans sa tranquille impartialité, sans esprit d'engouement, sans esprit de dénigrement, analyse, examine, infère et juge. Son triomphe est inévitable, parce que l'édifice qu'il élève s'appuie sur la triple base de l'expérience, du temps et de la vérité. Ce n'est pas d'aujourd'hui que son triomphe a été signalé. Bordeu, dans un passage que nous avons cité ailleurs, en a fait l'expresse remarque. « *Iphicrate*, dit-il, général des Athéniens, fut un jour vivement pressé par un ora-

teur sous les yeux de l'Aréopage. Qui es-tu, lui demandait cet orateur, pour oser faire le vain? es-tu soldat? es-tu cavalier? es-tu capitaine? es-tu ingénieur? es-tu espion? es-tu pionnier? Je ne suis rien de tout cela, répliqua *Iphicrate*, mais je suis celui qui commande à tous ces gens-là. De même, si on demandait à un médecin éclectique : « Êtes-vous empirique? êtes-vous dogmatique? êtes-vous observateur? anatomiste? chimiste? Je ne suis rien de tout cela, répondrait-il, mais je suis de ceux qui jugent tous les autres. »

(*Extrait du Journal général de Médecine.*)

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

quemment pris d'oppression, d'étouffements subits. Ces accidents n'arrivaient jamais pendant la nuit ; souvent aussi il ressentait des palpitations et des anxiétés précordiales. Ses membres étaient marbrés de taches violettes, formant une sorte de réseau veineux. L'haleine exhalait l'odeur du sulfure.

Tous ces accidents s'aggravèrent au bout de quelques mois, au point que le malade, incapable de travailler, se présenta à l'hôpital de Bon-Secours, où il resta trois semaines. On le saigna plusieurs fois et on lui administra des purgatifs. Il sortit sans avoir éprouvé aucun soulagement.

Il entra immédiatement à l'hôpital Necker, où on le traita par la strychnine à haute dose. Trois mois après il sortit guéri.

Depuis ce temps, il cessa de travailler au sulfure. Sa santé et ses forces revinrent ; et aujourd'hui il est vigoureux, bien portant, ses facultés viriles ont repris toute leur activité. L'auscultation du cœur et de la poitrine ne constate rien d'anormal.

Observation V.

Potier, âgé de trente-neuf ans, ouvrier en caoutchouc, est d'un tempérament lymphatico-sanguin. Il a commencé à travailler le caoutchouc à l'âge de trente-six ans. Sa santé était alors excellente. Il filait le caoutchouc, préalablement ramolli dans un mélange de sulfure de carbone, d'alcool et d'éther.

Ce n'est qu'au bout de cinq mois qu'il éprouva de l'anorexie, et une céphalalgie constante qui ne le quittait que pendant la nuit. Il négligea ces symptômes précurseurs. Un an après, la maladie était confirmée.

La céphalalgie devint beaucoup plus intense et s'accompagna de vertiges, d'étourdissements, de bluettes. Les jambes s'affaiblirent graduellement. Cette faiblesse fut chez lui portée à tel point, que les jambes ployaient quelquefois, sans qu'il pût les redresser, et qu'il tombait sur ses mains, attendant qu'on vînt le relever. Les mouvements des mains étaient libres ; mais les